

## Recherches sociographiques



# Victor TEBOUL, *Le jour. Émergence du libéralisme moderne au Québec*

Elzéar Lavoie

Volume 28, numéro 1, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056271ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056271ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

### ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Lavoie, E. (1987). Compte rendu de [Victor TEBOUL, *Le jour. Émergence du libéralisme moderne au Québec*]. *Recherches sociographiques*, 28(1), 148–152. <https://doi.org/10.7202/056271ar>

curieusement, Senior affirme que l'explication est d'abord politique. Aucune allusion à l'instabilité économique et sociale qui, en 1837, a caractérisé non seulement le Haut-Canada mais également les États-Unis; l'auteur a également retenu bien peu de l'insécurité sociale des chefs des Patriotes, tel Louis-Joseph Papineau, qu'a pourtant bien décrite Fernand Ouellet. Tout au contraire, Senior nous présente un Papineau « socialement et financièrement solide » (p. 6).

L'essentiel de l'ouvrage tient presque exclusivement à une description rigoureuse des aspects militaires écartant tout débat qui pourrait interrompre le déroulement de la narration. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises, Senior remarque l'appui que portent les Autochtones aux Britanniques; elle ne prend cependant jamais le temps de se demander pourquoi ils se sont rangés du côté du pouvoir britannique plutôt que d'appuyer les Patriotes. Ailleurs, elle avancera des hypothèses provocantes sans toutefois les élaborer. Ainsi, soutient-elle: « Plusieurs, peut-être même la plupart des chefs des Patriotes étaient reliés par le sang ou par l'alliance aux deux communautés française et britannique. Ce double héritage aurait-il engendré des convictions plus profondes? » (P. 14.) Malheureusement, on ne dit pas si cette double appartenance culturelle s'observe plus fréquemment chez les Patriotes que dans la population en général. De même, Senior soumet que « les troubles de l'été et de l'automne 1837 ont affecté principalement les régions à peuplement mixte franco-anglais » (p. 25). Faute d'explications, le lecteur se demande pourquoi les premières batailles de 1837 ont eu lieu dans les communautés homogènes françaises de Saint-Denis et de Saint-Charles plutôt que dans les *townships* où Anglais et Français se côtoyaient.

L'auteur poursuit sur cette piste d'explication des aspects militaires des rébellions pour finalement conclure rapidement en dégageant certaines des « leçons [qu'ont] apprises insurgés et loyalistes » (p. 196). Cela donne lieu à des remarques intéressantes concernant le caractère « civilisé » des rébellions ainsi que les problèmes des commandants anglophones, en bute à « la méfiance et la suspicion » de leurs troupes francophones. Senior met de l'avant certains éléments de preuve pour donner corps à ses affirmations; on aurait souhaité qu'elle eût fait de même dans le corps de son travail pour donner vie à son récit.

Ronald RUDIN

*Département d'histoire,  
Université Concordia.*

Victor TEBOUL, *Le Jour. Émergence du libéralisme moderne au Québec*, Montréal, Hurtubise H.M.H., 1984, 436p. (« Cahiers du Québec », 80.)

À la première lecture, l'ouvrage de Teboul entraîne le lecteur dans sa ronde par l'art des intertitres à l'intérieur de ses treize chapitres et par l'habileté de ses transitions entre ceux-ci, qui retiennent constamment l'attention en formulant le nouveau problème. À la seconde lecture, apparaissent des défauts de proportion, car la première partie, « Le combat idéologique », compte 130 pages, la deuxième sur « La culture et les arts » en a 110

et la troisième, traitant des « idées littéraires » du *Journal*, n'en a plus que 90. C'est pourtant cette troisième partie qui est, de l'avis du présent lecteur, la plus importante, puisque Jean-Charles Harvey était un écrivain de fiction, ostracisé à Québec mais adulé à Montréal, avant que d'être journaliste, un artiste d'une grande qualité avant que d'être un moraliste, comme Olivar Asselin, qu'il a voulu explicitement continuer et prolonger.

Le livre a le désavantage de paraître près de dix ans après ceux d'André-J. Bélanger sur *L'apolitisme des idéologies québécoises* (1974), de Gaboury sur *Louis Dantin* (1973) et de Jacques Blais, *De l'ordre et de l'aventure* (1975), trois ouvrages que Teboul cite abondamment presque à chaque chapitre, pour présenter le problème étudié et le situer dans son contexte. Il est surtout mal guidé par un Denis Monière, qu'il honore trop en le qualifiant de « politicologue marxiste » (p. 17). Enfin, Teboul a entré dans sa bibliographie beaucoup d'articles récents et disparates de quotidiens célébrant le centenaire d'Olivar Asselin en 1975, ou sur Grignon, Jean-Jules Richard, Camillien Houde et autres, d'allure nécrologique ou commémorative de la Crise, de la Guerre, de l'Union nationale, etc. Par contre, il est surprenant de ne voir ni cités ni utilisés les tomes pertinents de *Histoire de la Province de Québec* de Rumilly, monument incontournable même si on peut en refuser l'interprétation globale, mais qui demeure l'instrument de travail fondamental.

En lieu et place d'un « Appendice » de plus de quarante pages de « Choix d'articles du *Journal* », peu significatifs et souvent verbeux, un « Index » eût été tellement plus utile. On aurait pu constater que les redites de citations réutilisées sont nombreuses, notamment pp. 54 et 173 sur Gratien Gélinas, pp. 58 et 165 sur la vie d'Émile Zola, pp. 198 et 202 sur un aphorisme de Victor Hugo, sans compter les répétitions avouées p. 204, note 182, de la p. 149 et p. 322, qui reprend la phrase écrite p. 287 sur *Les demi-civilisés*, ce qui confine parfois au piétinement sur place. Enfin, l'ordre de composition de cet ouvrage, qui chevauche plusieurs sujets connexes à la fois, fait en sorte qu'il faut attendre dix pages avant de savoir à qui s'adresse l'insulte du titre d'un article de Réal Benoît, « Réponse à un crétin », soit le bimensuel adversaire *La Boussole*, identifié à la p. 252 alors qu'il était utilisé et apparu en référence à la p. 242.

Le travail de Teboul porte, en fait, sur 75 articles de Jean-Charles Harvey, plus 15 autres de son pseudonyme Paul Riverin, à quoi on peut en ajouter 20 du pseudonyme Sévère Couture et les 28 anonymes où Harvey parle au nom de son journal, soit 138 au total. L'auteur utilise en même temps les 51 articles identifiés d'Émile-Charles Hamel, secrétaire de la rédaction, ainsi que 25 autres signés de Louis Dantin, troisième collaborateur en importance du *Journal*, de telle sorte qu'on peut dire que cet hebdomadaire politique et littéraire est l'œuvre de ces trois écrivains. Le reste de l'équipe est constitué de vingt-cinq pigistes, la plupart jeunes et talentueux, dont la prestation est sporadique ou condensée en un temps ne dépassant guère une année, un semestre ou un trimestre, et qui va de trois articles à rarement plus de dix : quelques-uns sont encore actifs aujourd'hui, d'autres sont disparus dans l'anonymat de la vie ou de la nécrologie.

L'auteur a limité son analyse aux trois premières années d'existence du *Journal*, soit de septembre 1937 à septembre 1940, et il a exclu de son travail l'information internationale, qu'il décrit pourtant avoir intéressé « vivement *Le Journal* » au point qu'un rédacteur lui sera régulièrement attribué (p. 39), sans donner plus de précision sur cette « vivacité » et sur cet inconnu, alors qu'il affirme que « l'espace occupé par le champ esthétique [??]

couvre souvent le quart du journal» (p. 53) et déclare « la musique, la peinture et les lettres [...] trois domaines de prédilection » du *Jour* (p. 54). La politique intérieure est aussi absente de ce travail sur la « liberté libérale » (*sic*), bien que la « question féminine » soit, par exception, traitée en trois pages, et que les trois années retenues aient vu se dérouler deux élections (octobre 1939 et mars 1940).

L'ouvrage hésite et balance entre deux thèses. Celle de l'idéologie globalisante (dite totalisante à plusieurs reprises) de Jean-Charles Harvey, qui veut montrer la particulière cohérence mentale de ce grand écrivain et la cohésion de l'équipe dont il a su s'entourer, équipe qui n'a cependant pas encore acquis la même cohérence que son chef et aîné et qui se trouve donc en retrait sur lui, mais qui compense, par la combativité juvénile, une relative immaturité. Ou l'autre thèse, c'est-à-dire le Jean-Charles Harvey polémiste en retrait sur l'écrivain qu'il fut, en retrait aussi par rapport à Louis Dantin, son jumeau en ostracisme, d'encore plus grande cohérence et sensibilité à l'injustice sociale, malgré son grand âge. L'auteur, qui consacre quelques pages à Dantin dans sa description de l'équipe, est graduellement fasciné par celui qu'il qualifie d'abord de « visionnaire » (p. 44), à cause de la pertinence de ses analyses socio-économiques américaines (chapitre 3), tellement fasciné qu'il lui consacre son treizième et dernier chapitre, « Critique littéraire et sociale : la correspondance américaine de Louis Dantin ». Ce chapitre terminal essaie de montrer que c'est à Dantin que *Le Jour* doit surtout sa cohérence en même temps qu'une sensibilité sociale qui faisait défaut à Harvey, peut-être victime malgré lui de la « sclérose des idées au sein de l'appareil libéral » (p. 26), qu'il avait trop fréquenté et servi depuis que cet appareil s'était installé au pouvoir, sclérose en progrès depuis quarante ans. Cela expliquerait les « vues conservatrices du libéralisme de Jean-Charles Harvey et de ses collaborateurs » (canadiens) (p. 86).

Le projet initial de Teboul de montrer *Le Jour* dans le rôle de « césure dans le contexte idéologique de l'époque » (p. 62) et d'identifier le projet du journal qui, lui, « consistait à adapter la culture au libéralisme économique » (p. 64), était destiné au départ à résoudre le paradoxe du libéralisme au Québec, contenu dans l'expression « idéologie dominante marginalisée » (p. 18), et insoupçonné de Marx et de l'orthodoxie consécutive. Teboul est amené graduellement à constater que cette « culture à adapter » est « avant tout axé[e] sur une culture classique » (p. 175) qui se trouve être « une conception très européenne de la culture » (p. 189). Il est amené aussi à reconnaître que la « préoccupation centrale [du *Jour*] consiste à élargir le champ du conscient, non à libérer le subconscient » (p. 240), ce qu'avait pourtant réussi à faire le romancier Harvey avec *Les demi-civilisés*, et ce qui lui avait valu par conséquent la condamnation cardinalice. C'est en quoi Harvey fut en retrait sur lui-même, apeuré de son œuvre et devenu si fort partisan de « la primauté des règles » en théorie littéraire (titre du chapitre 9), de la « maîtrise de soi », de « l'ordre » en tout et partout, blâmes implicites à coloration politique aussi, à l'adresse de l'Alliance libérale nationale, regroupement désordonné de scissionnaires libéraux, selon l'optique de « l'appareil libéral ».

Ce positionnement de Harvey et du *Jour*, que Teboul recherche sur le plan idéologique et esthétique (musique, peinture et lettres), est aussi politique et social et se révèle en filigrane dans le traitement sporadique fait au cinéma et à la radio (fort louée d'être éducative), nouveaux instruments de la culture populaire que le journal voudrait au service de la culture d'élite, la sienne, classique à l'européenne. Les deux thèses de

Teboul se résolvait finalement en une synthèse subtile, la thèse du positionnement, qui est celle du sous-titre du livre.

Là où la cohérence de Harvey et la cohésion du *Jour* se révèlent le mieux et sont le plus facile à démontrer, c'est dans le domaine de « l'éducation ou l'apprentissage de la lutte », qui fait l'objet du chapitre 5, et où le *Jour* rallie en fait tout le monde sous le thème de la réforme : le frère Marie-Victorin, Victor Barbeau de l'Académie canadienne-française et même Jean Bruchési, sous-ministre de l'Union nationale, tout comme le sénateur libéral Dandurand. C'était une cause gagnée d'avance, comme plus tard celle de la nationalisation de l'électricité, et ne représentait pas « l'émergence du libéralisme moderne au Québec », mais un libéralisme très ancien, puisqu'il s'affirma dès 1903 à la fondation du *Canada*, et même au cours des décennies antérieures.

Il n'y a pas là « césure » ni « émergence » par rapport au libéralisme traditionnel au pouvoir à Québec depuis si longtemps, et c'est le seul domaine où il est exact d'écrire : « *Les pires ennemis des Canadiens français... ne sont autres que les Canadiens français* » (cité p. 50), phrase du numéro de lancement du *Jour* écrite de la plume de Harvey, qui est l'exemple même de l'auto-culpabilisation traditionnelle et masochiste, caractéristique de la « psychologie du colonisé » selon Frantz Fanon. Teboul fait constamment état du colonialisme en art, littérature et culture, sans jamais écrire le mot qui contredirait son sous-titre, et où *Le Jour* et Harvey se révèlent en retrait sur le « régionalisme », qu'ils combattent et ridiculisent sans en voir le « projet » novateur, certes confus, désordonné et équivoque, parce que prôné par leurs adversaires politiques et sociaux, mais quand même défendu et pratiqué par des libéraux ardents comme Grignon.

La meilleure partie de l'ouvrage et la plus originale est celle qui va des pages 157 à 357, soit des chapitres 6 à 13 inclusivement, où l'auteur abandonne en route ses mauvais guides, qu'il se contentait trop souvent de ressasser, et où il se résoud enfin à faire œuvre personnelle d'analyse des articles du *Jour*. Car il est de mauvaise méthode de comparer constamment un hebdomadaire politique et littéraire, non avec ses comparses et adversaires : *La Boussole* (1935–1946), nommé une seule fois, *La Nation* (1936–1939) de Paul Bouchard, Pierre Chaloult, Jean-Louis Gagnon et autres, *L'Unité nationale* (1935–1941), *Le Patriote* (1929–1938) et surtout *La Province* (1935–1938) de l'Action libérale nationale, où écrivaient Séraphin Marion, Jules Léger, Horace Philippon, Roger Ouimet, Roger Duhamel, Arthur Laurendeau, Robert Élie et autres — comparaisons qui eussent été justifiées et révélatrices, alors que Teboul compare constamment avec des mensuels ou des trimestriels, tels *La Relève*, *Les Idées* ou même le si éphémère *Vivre*, ou fait appel à des quotidiens comme *Le Devoir* ou *La Presse*. Peut-être l'analyse idéologique ambitionne-t-elle de réussir l'impossible tâche d'évacuer totalement l'actualité des analyses de presse et de faire mentir l'adage qui veut qu'on ne compare que les comparables (pommes et patates). La périodicité différentielle entre les organes de presse est une caractéristique structurale et systémique, dont on ne peut s'abstraire et qui mesure la distance référentielle différente à l'actualité. Comme son nom l'indique, la revue est un troisième regard, plus distancé et plus approfondi, qui est le lieu par excellence de l'essai, alors que l'hebdomadaire est le lieu du commentaire et de l'analyse, et que le quotidien est celui de la nouvelle, du reportage et de la chronique.

L'introduction de Teboul n'est guère autrement rédigée qu'une présentation du projet de thèse et la conclusion, du genre académique dit « soutenance de thèse », ce qui les

rend assez superflues et inadéquates. De ce livre de plus de quatre cents pages, les deux cents déjà citées, personnelles et originales, seront utiles surtout aux étudiants d'histoire des arts, de la littérature et de la culture (savante), et d'une hypothétique « histoire des idées ».

On ne peut terminer sans noter « l'envie » (au sens québécois) qu'avait Jean-Charles Harvey d'être haut-fonctionnaire à Ottawa (pp. 93s), justifiée par ses états de service à la cause du Parti libéral, mais qu'Ernest Lapointe se garda bien de satisfaire, en un geste de belle ingratitude politicienne, plus soucieuse de le faire servir comme menace latente pour faire complaire le clergé québécois à la politique fédérale et surtout provinciale d'Adélard Godbout. Quand il ne fut plus utile dans ce rôle, *Le Jour* était condamné à disparaître. On sait que Harvey se réfugia au *Petit journal* de la culture populaire, avec Paul Gladu et quelques-uns de ses jeunes pigistes, et agit si longtemps à titre de *columnist* hebdomadaire qu'il eut encore affaire, en fin de carrière, à la renaissance d'épigones des « séparateurs », tels qu'il les qualifiait le 31 décembre 1937.

Teboul cite une envolée oratoire d'un jeune pigiste au *Jour* en 1940 : « Allons, levez-vous ! [...] bataille pour les bonnes places ! mais par-dessus tout et toujours, bataille pour l'Unité canadienne ! » (p. 203), qui est une perle des temps de campagnes électorales fédérales. Il est dommage qu'il n'ait pas analysé *Le Jour* des temps de guerre consécutifs à la mort d'Ernest Lapointe, car il aurait constaté le délire et les ambitions qui s'emparèrent alors de J.-C. Harvey, au point de monter un complot pour conquérir les îles françaises de Saint-Pierre et Miquelon (le complot du *Jour*) et où il fut court-circuité par De Gaulle et l'amiral Muselier, le 25 décembre 1941.

Si importante soit l'œuvre du moraliste et polémiste Harvey, son œuvre de romancier des *Demi-civilisés* fut plus révolutionnaire et *La curée*, consécutive à sa condamnation, est un sommet en ce sens. Il faut relire cette magnifique nouvelle pour comprendre de quel prix Harvey a payé son ostracisme, tout comme son jumeau Dantin : la présence de l'absence des victimes de la chasse au pouvoir. L'ouvrage de Teboul, qui a certes son utilité en bout de piste des analyses dites idéologiques, ne doit pas cependant faire oublier le beau champ inexploré de « l'esthétique de la réception » (Jauss) en ses deux versants dits : « l'horizon d'attente » (singulier ou pluriel) et « l'écart esthétique » (*idem*), où Jean-Charles Harvey tiendrait une belle place, pour *Les demi-civilisés* et *La curée*, en compagnie de Dantin, de Rodolphe Girard, d'Albert Laberge, nos grands et célèbres ostracisés pour leurs œuvres de fiction, plus que pour les œuvres polémistes de leurs célèbres devanciers, Dessaulles, Éric Dorion, Arthur Buies, Frédéric Houle, Filiatrault et même Olivar Asselin, le dernier en liste de cette catégorie et leur contemporain. C'est là une recherche qui reste à faire. Par contre, il serait temps qu'on laisse mourir en paix la génération de *La Relève*.

Elzéar LAVOIE

Département d'histoire,  
Université Laval.